

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

14/01/2004

Gilles-Gaston Granger - *Essai d'une philosophie du style* (éd. Odile Jacob, 1988) (II)

Le point de départ de la nouvelle analyse du style, qui exploite des concepts empruntés à la linguistique, analyse à laquelle est consacrée la deuxième partie de l'*Essai d'une philosophie du style*, est fourni par le rappel de la thèse générale qui, dans la partie précédente de l'ouvrage, s'était dégagée de l'examen d'exemples empruntés à l'histoire de la géométrie :

“Toute connaissance scientifique se déploie dans un univers de langage; qu'elle accepte provisoirement la langue usuelle ou qu'elle s'en crée une à son usage, la science requiert nécessairement comme condition transcendantale un système linguistique. Or une langue est évidemment un système de formes.” (p. 111)

La particularité de ce système de formes, qui, dans les conditions étudiées par la linguistique, fait de lui une langue à proprement parler, et non seulement un langage, langue dont les modalités d'organisation sont celles fixées sous forme de règles par sa syntaxe, est qu'il véhicule des significations, aspect de son fonctionnement qui est en principe étudié par la sémantique, discipline dont le domaine d'intervention n'est pas immédiatement identifiable. Ceci pose en effet une double question : la sémantique donne-t-elle lieu, comme la syntaxe, à la constitution d'un système structuré, alors même que le niveau sémantique du langage est celui qui paraît le plus étranger à la structuration, en raison de la prolifération tendanciellement illimitée des significations et des niveaux de signification qui le caractérise en propre ? Et, si c'est le cas, s'il peut lui-même être structuré, donc donner son objet à une étude présentant un caractère scientifique, - puisque, selon la définition qu'en donne Granger, il n'y a de science que du structurable -, quel rapport son système propre entretient-il avec celui de la syntaxe ? Ou encore, pour poser ce problème dans les termes les plus simples, comment s'articulent entre elles forme et signification ? La position défendue par Granger est que seule l'analyse stylistique, qui conduit à rapporter les structures au travail de leur structuration, d'un point de vue dynamique, au lieu de les considérer isolément dans leur forme pure, d'un point de vue statique, est en mesure d'apporter une réponse satisfaisante à cette question.

Reprenons : une langue est un système, réductible à une structure formelle dont les éléments sont définis par la position qu'ils occupent par rapport aux autres, structure dont le fonctionnement produit des effets de signification en l'absence desquels la langue ne remplirait pas son rôle de moyen de communication entre un locuteur et un récepteur qui assure la transmission de messages. Nous voyons ici, à travers la notion de fonctionnement, revenir les notions d'usage et d'activité, qui avaient été au coeur de la détermination de la notion de style effectuée dans la partie précédente de l'ouvrage. Mais ces notions interviennent à présent en étant décalées par rapport à leur présentation antérieure : l'étude des styles géométriques à différentes époques de l'histoire des mathématiques a permis de montrer comment l'usage et le travail conditionnent et préparent, donc précèdent, sur le plan de leur procès de structuration, la mise en place des structures formelles qui constitue le résultat de ce procès, sans qu'il y ait lieu de faire intervenir dans le déroulement de cette activité de mise en oeuvre la différence des positions du locuteur et du récepteur; il s'agit maintenant d'expliquer comment une structure existante, comme celle d'une langue, dont l'assimilation relève d'un simple apprentissage, et

donc ne présente pas le caractère d'une création de formes, puisqu'elle est déjà toute formée, en vient, lorsqu'elle est exploitée, mise en usage, et en quelque sorte activée, dans des conditions qui sont celles de l'expérience, et plus précisément de l'expérience communicationnelle, à produire, comme on vient de le dire, des effets de signification. Si cette production d'effets de signification relève de modalités spécifiques de structuration, la relation entre structure et structuration paraît donc inversée par rapport au cas précédent, puisqu'à présent la structuration, qui s'opère sur le plan de la production des significations, succède à la mise en place de la structure au lieu de lui être antérieure, et est conditionnée par elle au lieu de la conditionner. Qu'en est-il alors de la notion de style? Comment joue-t-elle dans cette nouvelle perspective ?

La première référence exploitée par Granger en vue de traiter ce problème est la sémantique de Peirce qui, en systématisant des orientations déjà ébauchées chez Augustin, et qui se sont transmises au Moyen Age, en particulier chez Occam (voir à ce sujet l'ouvrage de C. Panaccio, *Les mots, les concepts et les choses - La sémantique de Guillaume d'Occam et le nominalisme d'aujourd'hui*, 1991), a permis de poser dans de nouveaux termes le problème de la signification, en mettant en avant l'idée de la triade signifiante. Cette idée se présente en gros de la façon suivante : la signification, une fois délivrée, consiste dans la mise en relation d'un signe avec un objet ou contenu de signification, qui est en fait un autre signe; or, pour que cette relation s'instaure et fonctionne efficacement, il faut qu'intervienne un troisième terme, représenté par la position d'un interprétant en fonction de laquelle s'effectue cette mise en relation. Ceci revient à dire au fond que la signification n'apparaît, ne se produit, n'est délivrée que dans des conditions qui sont celles de l'expérience, et qui sont en conséquence des conditions particulières, non susceptibles, en raison de la relative opacité qu'elles présentent, d'être uniformément généralisées et, par là, de rentrer dans un système formel. C'est la raison pour laquelle, comme on l'a dit pour commencer, l'ordre des significations paraît par nature échapper à toute entreprise de structuration, qu'il déborde nécessairement. Pour le dire autrement, s'il y a signification, c'est dans la mesure où la mise en oeuvre d'une structure dans un contexte déterminé fait intervenir ou révèle des éléments de ce fonctionnement inadéquats à la structure, qui signifie ou produit des effets de signification sur la base définie par cette inadéquation, que Granger propose de ranger sous la catégorie de style. Ceci revient à dire que toute production de signification est stylisée, ou comme nous le disions précédemment profilée, dans la mesure où elle procède d'un débordement de la structure formelle à partir de laquelle cette production a été effectuée, et qui tient au fait que la structure est exploitée dans un contexte déterminé et non pas hors contexte.

Pour revenir à la sémantique de Peirce, c'est bien en effet la leçon essentielle qui s'en dégage : toute production de signification est profilée, c'est-à-dire biaisée, et non automatique, dans la mesure où elle fait intervenir la position de l'interprétant de la signification qui la singularise, d'une manière qui n'est pas directement explicable à partir de la structure formelle de la langue. En forçant le trait, on serait encore tenté de dire, pour reprendre les catégories de Saussure, que la production de signification est un fait de parole, qui a lieu nécessairement en situation, et doit par conséquent être distingué d'un fait de langue qui, lui, ne peut être isolé du système structuré auquel il appartient, à l'intérieur duquel il est identifié par ses traits discriminants qui le déterminent strictement et assurent son objectivité, objectivité qui a pour condition cet isolement : ce qui a pour conséquence que, réduite à son système formel, une langue serait inapte à délivrer des effets de signification, dont la production se situe sur un autre plan, transversal au système dont les relations se déploient par ailleurs, sur le plan de la structure, à l'horizontale; or, incontestablement, ces effets, sauf exception, elle ne manque pas de les délivrer, sans quoi il ne s'agirait pas d'une vraie langue, ce qui soulève la question des conditions et des moyens de leur production qui doit pouvoir s'expliquer sur le plan qui lui est propre

Cette analyse, qui s'applique d'abord aux langues naturelles d'usage, vaut *a fortiori* pour des langues symboliques, qui ont été artificiellement ordonnées, organisées, de manière à

ne prêter à aucun débordement ou à un minimum de débordement de leur système formel, et qui, en conséquence, ne peuvent être “parlées”, mais se déploient sur le plan de l’écriture pure, ce qui constitue la clé de leur symbolisme : mais cela veut-il dire qu’elles ne signifient rien, ou qu’elles ne signifient pas ? Si, comme nous l’avons vu, tout le travail de création de formes dans le discours de la science tend vers la mise en place de tels systèmes formalisés, qui, lorsque le moment est venu de le faire, une fois cette élaboration parvenue à son terme, isolent la structure du processus concret de son élaboration, cela implique-t-il que ce discours procède de l’élision de toute signification ? A une telle question, il faut, nous allons le voir, répondre par oui et par non, ce qui va conduire à la reformuler en d’autres termes, en introduisant une nouvelle distinction, cruciale pour toute l’analyse de Granger, qui est celle passant entre sens et signification : si le discours de la science tend en effet à réduire le plus possible la production d’effets de signification, voire à la supprimer complètement, il n’en continue pas moins à produire, sur un autre plan, des effets d’un tout autre ordre, qui sont des effets de sens; et ce sont précisément ces effets de sens qui sont susceptibles d’être structurés dans la cadre d’une sémantique, qui ne soit pas une sémantique de la parole mais une sémantique de la langue, ce par quoi elle préserve son caractère scientifique. A la limite, axiomatiser un discours, ce serait se donner les moyens de produire du sens sans produire du même coup de signification. La question que nous posions précédemment peut alors être reformulée : la notion de style est-elle concernée par cette sémantique de la langue ou bien lui est-elle extérieure? Ou encore, quelle position le style occupe-t-il entre sens et signification ?

Pour y voir plus clair sur ce point, il faut revenir sur la distinction entre sens et signification : elle passe en cette limite qui, lorsque le jeu de langue s’applique à une expérience à communiquer, effectue une séparation entre, d’une part, ce qui est soumis à la grille de codage qui définit objectivement la structure de la langue et en commande ou en explique les mécanismes, et, d’autre part, “les aspects de l’expérience qui ont échappé aux mailles du filet linguistique” (p. 122), ces traits de parole excédentaires qui font par ailleurs la différence entre langue orale et langue écrite. La distinction entre sens et signification correspond à cette séparation : la signification est ce qui vient en plus du sens, d’une manière qui peut brouiller ou détourner la communication, en lui surajoutant des traits redondants qui la rendent pour une part opaque et empêchent qu’elle soit réduite à une opération mécanique, dont son automaticité garantirait la transparence.

Par style, Granger propose d’entendre le mode de structuration spécifiquement adapté à ces éléments redondants que la langue, dans son fonctionnement réel, en situation, ne peut éliminer. Ce qui l’amène à soutenir la position suivante :

“Notre thèse est que le langage comme pratique concrète tend à structurer au niveau de la parole ces variations redondantes et amorphes au niveau de la langue pour donner une valeur expressive aux résidus du codage proprement linguistique. En ce sens, rien dans le langage en tant qu’il est mis en oeuvre dans une parole n’est définitivement redondant. Toute redondance est l’indice d’une marque virtuelle.” (p. 124)

Mais cela ne veut pas dire, cependant, que les effets de style que provoque le débordement des effets de sens par la production de significations puissent être repris et codifiés sur un autre plan qui serait celui d’une méta-langue ou d’une supra-langue. En effet, la structuration des significations par le style postulée par Granger ne fait aucunement disparaître leur caractère de marques virtuelles, car si cela se produisait, cela reviendrait, par le biais de leur actualisation, à réduire les significations à du sens proprement dit. La signification n’est pas un autre sens, un sens second venant doubler un sens premier et susceptible sous certaines conditions, par le biais d’une interprétation correcte, de lui être réincorporé, mais elle reste jusqu’au bout autre chose que du sens ou quelque chose qui excède le sens, dans la figure d’une virtualité non susceptible d’être actualisée définitivement : elle n’est pas un supplément de sens mais un supplément au sens, qui n’est pas de l’ordre du sens. L’intervention du style n’est donc

pas parallèle mais transversale au jeu linguistique proprement dit, qu'elle perturbe tout en en constituant l'accompagnement inévitable.

Ouvrons ici une parenthèse. L'analyse de Granger et les distinctions conceptuelles qui en constituent l'assise recourent sur certains points les conclusions que nous avons pu dégager, d'une part, de la lecture du chapitre sept du *Tractatus Theologico-Politicus* de Spinoza, et, d'autre part, du *Degré zéro de l'écriture* de Barthes. Granger rejoint Spinoza sur le point suivant : dans un message, de la manière dont celui-ci est transmis, tout n'est pas interprétable, et la bonne interprétation est justement celle qui sait faire la part entre sens et signification, ou, pour reprendre les termes de Spinoza, entre vrai sens (à "percevoir") et vérité (à "comprendre"). Et Granger rejoint Barthes, du moins le premier Barthes, celui d'avant la révélation des vertus magiques de la sémiologie, en ce qu'il comprend le style comme ce qui personnalise un message en lui ôtant les caractères d'une communication linguistique banalisée et anonyme, du type de celle qu'est censé opérer le jeu de l'écriture symbolique : le style est en quelque sorte la dimension non récupérable, définitivement excédentaire, de la communication, qui lui confère le caractère d'une expression originale singulière, comme telle impossible à codifier, dans la forme par exemple d'une langue de bois, ce qu'est une écriture qui n'a pas été ramenée à son degré zéro et désamorcée.

Ce point admis, il reste qu'il est difficile de savoir où passe la limite entre sens et signification, c'est-à-dire de marquer le point où s'arrête la production de sens et où commence la production de signification, qui sont en réalité simultanées et non successives, ce qui fait toute la difficulté. Ceci constitue par excellence le problème que pose la notion de style, et fait apparemment obstacle à l'élaboration d'une stylistique scientifique. Cette élaboration est en effet confrontée à deux obstacles qui sont :

"l'absence de marques fixes, déterminant des unités sémantiques et constituant un système fixe..., le nombre indéfini des possibilités de commutations qui peuvent être réalisées avec un même monème (ou unité signifiante)" (p. 129)

Le sens est ce qui est attaché à des unités sémantiques fixes, susceptibles en conséquence d'entrer dans un jeu réglé de commutations qui préservent leur identité; il n'en va pas de même avec la signification, qui introduit une possibilité de confusion dans la transmission du message, et en particulier ne garantit pas qu'il sera reçu dans des conditions exactement équivalentes à celles dans lesquelles il a été émis. C'est pourquoi une étude des significations et des opérations stylistiques qui sont la condition de leur formation et de leur réception se voit définitivement interdite la possibilité de prendre la forme d'une sémantique au sens strict, qui se cantonne à la considération des effets de sens auxquels elle entreprend d'assigner avec un maximum de précision leur contenu objectif, ce à quoi elle parvient en reconstituant les structures relationnelles à l'intérieur desquelles ils prennent place.

Cependant, cette séparation entre sens et signification étant fermement établie, cela a aussi pour conséquence la nécessité de considérer les deux termes qu'elle identifie à partir de leurs traits spécifiques comme coexistants et donc d'une certaine façon inséparables, comme l'âme, idée du corps, et le corps chez Spinoza, puisque, comme nous l'avons dit, production de sens et production de signification sont simultanées et non pas successives, ce qui a pour conséquence que, sans se confondre, elles sont néanmoins corrélatives l'une à l'autre :

"Une science de l'homme ne saurait se passer de considérer simultanément les deux types de modèles, et leur unification au profit de l'un d'eux est un leurre." (p. 135)

Pas plus qu'il n'est possible de fixer une fois pour toutes des significations en les ramenant à du sens, il n'est non plus permis de diluer le sens dans un monde vague de significations aléatoires dépourvues de toute assise stable. Or si sens et signification, étant irréductibles l'un à l'autre, sont coextensifs, cela implique la nécessité de comprendre comment ils se rapportent l'un à l'autre, pour autant qu'ils affectent ensemble la transmission de messages par le biais de la communication linguistique qui produit à la fois, dans le cadre d'un

procès unique, du sens et de la signification. Or ce rapport, qui n'est pas sans évoquer celui de l'âme et du corps tel qu'il était envisagé à l'époque classique, devient incompréhensible si on fait rentrer le sens dans l'ordre de ce qui est intégralement déterminé, objectivé, et en quelque sorte machiné, en renvoyant la signification à l'extérieur de cet ordre comme ce qui est indéterminable, et abandonné aux caprices de la libre subjectivité : c'est la raison pour laquelle Granger, tout en évacuant la prétention à ses yeux abusive de ramener la signification sur le plan du sens, tient néanmoins à introduire un certain niveau de détermination dans l'ordre des significations, qui fasse apparaître celles-ci comme rentrant dans le cadre de systèmes soumis, comme tout système, à des règles, qui seraient les formes de régularité propres au style. Ceci revient à demander si le vécu singulier des significations est structurable sur le plan qui est propre, et donc à poser la question d'une science de la signification, une fois entendu que celle-ci ne doit pas être confondue avec une sémantique du sens proprement dit.

Ce problème est celui auquel est confrontée l'herméneutique, pour autant que celle-ci est définie comme "interprétation des significations de l'expérience par opposition au sens des éléments structuraux" (p. 135), démarche que Granger commente de la façon suivante :

"Cette herméneutique ne vise pas véritablement une réalité comme objet, son processus n'est pas celui de la science. Nous proposons de la rattacher à la philosophie, définie justement comme réflexion interprétative et valorisante du vécu (par opposition à la construction de modèles structuraux qui objectivent l'expérience)." (p. 135)

Cette réflexion est immédiatement à rapprocher de la formule dont Granger s'est servi pour intituler son ouvrage : *Essai d'une philosophie du style*, qui, implicitement, maintient à distance, voire même rejette, le projet d'une science du style permettant de faire rentrer le travail propre de celui-ci dans un système constitué par des modèles objectivement structurés. Ceci est la conséquence du rapport que le style entretient avec l'expérience : il n'est pas une forme ou une grille s'appliquant à l'expérience de l'extérieur selon une procédure inévitablement réductrice, mais il est une émanation de l'expérience dont il épouse au plus près les sinuosités. Ceci est aussi le point de vue défendu par Ricoeur dans l'ouvrage qu'il a consacré à Freud en 1965 sous le titre *De l'interprétation* : l'interprétation, qui vise non du sens mais des significations, concerne ce qui, dans les faits humains, n'est pas structurable sous forme de systèmes signifiants objectivés, définition que Granger reprend à son compte sous réserve que ne soient pas isolés sous forme de séquences séparées et renvoyés dos à dos sens et signification, ce qui rend incompréhensible leur production simultanée.

D'une herméneutique de la signification telle qu'elle vient d'être définie, diverge radicalement une analyse structurale, du type de celle que Lévi-Strauss développe dans ses *Mythologiques* : cette dernière se cantonne dans l'ordre du sens, et se développe ainsi dans le cadre propre à une sémantique qui examine les modalités abstraites du renvoi d'un sens à un autre sens, en faisant l'économie d'une réflexion sur la signification concrète que peut prendre ce renvoi. Une telle réflexion est *ipso facto* réservée à l'initiative exclusive de l'interprétation herméneutique, qui s'intéresse aux conditions dans lesquelles un sens, non pas est en relation avec d'autres sens dans le cadre d'un système sémantique, mais est porteur de significations par l'intermédiaire desquelles il renvoie à l'expérience vécue, celle-ci se situant sur un autre plan que celui du sens proprement dit. A ce point de vue, le symbolique auquel s'intéresse Lévi-Strauss entretient un rapport particulièrement étroit avec le symbolique des systèmes axiomatisés dont la mathématique promeut la construction : c'est pourquoi sa structuration va dans le sens d'une mathématisation des faits humains, dans une perspective dont le caractère scientifique ne peut être récusé.

Ce symbolique joue par définition de façon inconsciente, ce que traduit cette forte déclaration de Lévi-Strauss citée par Granger :

"Nous ne prétendons pas montrer comment les hommes pensent (sous-entendu, consciemment) dans les mythes, mais comment les mythes se

pensent (sous-entendu, inconsciemment) dans les hommes, et à leur insu.”
(*Le Cru et le cuit*, Introduction, p. 20)

La symbolique du sens structure le fonctionnement de l'esprit humain en le soumettant à des règles de construction qui font de lui une sorte d'automate, *automa spirituale* dirait Spinoza, alors que la production d'effets de signification, qui est en elle-même de nature interprétative, ce qui l'ouvre du même coup au jeu des interprétations, correspond à une démarche stylisante relevant de la réflexion consciente, qui, au lieu d'être simplement soumise à des règles sur lesquelles elle n'exerce aucun contrôle, suit des règles qu'elle se donne elle-même en les inventant librement.

Toutefois, ce strict partage entre ce qui relève de l'interprétation philosophique et ce qui, sur le plan de la connaissance scientifique proprement dite, s'attache à la considération de structures non interprétatives, et de ce fait non susceptibles également d'être offertes à l'interprétation, pose un problème, qui n'est pas sans rapport avec celui que Kant soulève dans sa troisième antinomie : comment des comportements ou des attitudes de pensée humains peuvent-ils, sans contradiction, être à la fois complètement déterminés sur un certain plan, et libres sur un autre plan ? La solution que Granger propose à ce problème est appuyée sur une entreprise de désontologisation des structures isolées par l'analyse scientifique, qui sont objectives sans être à proprement parler quelque chose de réel :

“Dire que les structures sont objectives, ou plus exactement qu'elles constituent l'objet, ce n'est pas affirmer pour autant une nouvelle ontologie. Cette ontologie ne définit rien qui ne soit en corrélation avec une phase déterminée de la pratique, elle n'est en aucun cas l'objectivité d'une chose.”
(p. 139)

Autrement dit, l'objectivité que vise la connaissance scientifique n'est pas une objectivité donnée, mais une objectivité idéale artificiellement élaborée à partir d'éléments pris dans la réalité dont elle projette la modélisation en suivant une procédure d'abstraction d'un type tout à fait particulier : l'objectif, tel que le donne à saisir, sous forme de positivités, la démarche structurante, ce n'est pas le réel, du moins pas directement, mais c'est le résultat d'une démarche objectivante qui se rapporte au réel sans se confondre avec lui; c'est du réel pensé, ou dans le langage d'Althusser un concret de pensée. De ce point de vue, la réalité des faits humains ne se trouve pas dans les systèmes signifiants qui permettent de mieux connaître cette réalité en l'appréhendant à la lumière d'une sémantique, mais elle est plutôt à chercher du côté des réseaux opaques de significations non réductibles à du sens qui jouent à même le vécu de l'expérience et mêlent inextricablement les dimensions de l'objectif et du subjectif.

Il faut signaler à ce propos que le terme “modèle” mis en avant par l'analyse structurale peut induire des effets d'équivoque, et à la limite être trompeur. Dans le vocabulaire courant, le terme modèle désigne une chose qui est censée exister antérieurement à ce par rapport à quoi elle se pose comme modèle : c'est de cette manière qu'un portrait effectue la copie d'un original dont il présuppose réellement l'existence en le prenant pour modèle, et qu'il reproduit avec un maximum de fidélité, afin qu'il soit reconnaissable à travers l'image qui en est donnée. Mais il n'en va pas du tout de même s'agissant des modèles abstraits qu'élabore la connaissance scientifique, qui sont bien plutôt des copies de la réalité dont ils entreprennent de mettre en évidence les rapports nécessaires, et non des originaux préexistants à leur connaissance et dont celle-ci n'aurait qu'à se ressaisir. C'est pourquoi il est erroné de considérer que ces modèles sont extraits de la réalité qu'ils représentent, réalité en laquelle ils subsisteraient au titre de “choses” qu'il suffirait d'isoler du contexte concret de l'expérience pour en révéler la nécessité. Les modèles dont l'analyse structurale met en place le système sont des sortes de portraits ou d'images de la réalité des faits humains qu'ils donnent à connaître en effectuant des projections, sans d'ailleurs obéir à une exigence de ressemblance mimétique; ils ne sont certainement pas des originaux qui seraient d'emblée consubstantiels à ces faits dans lesquels ils seraient préfigurés et qu'ils ordonneraient en leur communiquant l'ordre qui les définit en propre, c'est-à-dire en quelque sorte en leur donnant des ordres, en les commandant au sens

trivial de l'expression : de façon comparable, la loi de la chute des corps, qui est une modélisation du mouvement des graves, n'est pas réellement présente dans les corps qui tombent et n'est pas la cause effective de leur chute. C'est la raison pour laquelle il ne faut surtout pas identifier explication structurale et explication causale : les structures ne sont pas réellement les causes des phénomènes dont elles rendent compte après coup, mais qu'elles n'ont pas elles-mêmes la capacité d'engendrer; si elles permettent de porter sur ces phénomènes un regard rationnel, cela n'implique en rien que ces phénomènes soient en eux-mêmes rationnels, au sens d'une rationalité qui serait la condition de leur réalité et qui serait le réel de leur réalité, à la manière de l'intelligible chez Platon. Ceci est une autre manière de dire que l'objet scientifique, qui peut être défini généralement comme un système de mise en correspondance structurale entre les éléments qui le constituent et n'ont d'autre réalité que celle que leur assigne leur position à l'intérieur de ce système, est, dans tous les cas, un objet construit, et non pas un objet donné à même la réalité des faits dont il suffirait de le dégager de la manière dont on reconnaît le modèle d'un portrait en regardant sa copie : la modélisation qu'il en propose amène à comprendre comment cette réalité suit des règles, c'est-à-dire présente des régularités, sans à proprement parler avoir à obéir à ces règles. Cette idée est également au centre de la démarche de Bourdieu, qui l'appuie sur la référence à Wittgenstein.

Pour ce qui concerne le domaine traité par les sciences humaines, les faits dont celles-ci s'occupent sont donc inconscients, non au sens d'une autre conscience, dont la figure cachée doublerait les opérations de la conscience réfléchie, qui par rapport à cette première conscience inconsciente serait la conscience consciente, expression dont l'absurdité est immédiatement manifeste, mais au sens d'opérations dont les mécanismes sont d'un tout autre ordre que ceux de la conscience, et n'interviennent pas à l'égard de ses expériences au titre de causes déterminantes.

C'est pourquoi, pour revenir aux catégories qui nous ont occupé précédemment, il n'y a pas interférence entre les effets de sens, qui sont inconscients, et les effets de signification, qui sont conscients : ces deux types d'effets sont, comme nous l'avons dit, produits simultanément dans des conditions qui maintiennent leur différence. S'il y a une "cohérence propre au système mythique en tant qu'organisation de sens" (p. 140), cela ne signifie pas que cette cohérence définisse un ordre de réalité indépendant de l'expérience vécue du mythe qui, sur un plan historico-culturel, en délivre les significations d'une manière qui n'est pas directement objectivable. C'est pourquoi les systèmes signifiants mis en évidence par les "mythologiques" n'ont en aucun cas une dimension pratique : ils ne produisent aucun effet dans la réalité, ils sont totalement inactifs et statiques, ce qui est la conséquence de leur idéalité et la condition de leur efficacité théorique; la reconstruction des faits humains à laquelle ils donnent lieu se distingue du processus réel d'engendrement de ces faits; et c'est ce qui leur permet d'évacuer la considération des effets de signification qui, eux, sont immanents à ce processus auquel ils confèrent sa dimension active, dynamique.

Il en résulte que les faits de signification disposent d'une mobilité dont sont privés les effets de sens qui, eux, sont fixes, et tirent leur fixité de leur isolement, sur des bases qui ne sont pas ontologiques mais épistémologiques : c'est l'opération de la connaissance rationnelle qui fixe ces effets de sens en les isolant artificiellement, alors que dans la réalité ils sont mêlés aux effets de signification qui se produisent ou sont produits en même temps qu'eux, sans cependant se confondre avec eux. Qu'est-ce qui, alors, distingue ces faits de signification sans les rendre à proprement parler objectivables comme le sont les effets de sens ? C'est, comme on l'a déjà indiqué, leur caractère essentiellement virtuel, qui explique leur plasticité, alors que les faits de sens sont marqués par une indéfectible rigidité, qui correspond à la manière dont ils sont identifiés au point de vue de la connaissance. C'est pourquoi le projet d'une structuration des significations par le biais d'une analyse stylistique qui étudie les règles suivies par les phénomènes linguistiques échappant aux règles de la sémantique, et qui sont les faits de signification, paraît voué à l'échec : le caractère virtuel de ces phénomènes les soustrait

définitivement, semble-t-il, à une démarche objectivante qui permettrait d'en dégager les modèles de fonctionnement et d'assigner à ces modèles le statut de lois.

Toutefois, c'est ce qui définit sur le fond l'esprit de son entreprise, Granger ne se satisfait pas de ce dualisme qui oppose le statique et le dynamique, et évacue la question fondamentale de leur corrélation. C'est pourquoi, dans le deuxième chapitre de la deuxième partie de *l'Essai d'une philosophie du style*, il revient sur la présentation qui vient d'être donnée de la perspective sémantique, relative à la production des effets de sens, en s'appuyant sur la grammaire générative de Chomsky, qui a en particulier pour conséquence de relativiser la portée de la distinction saussurienne entre langue et parole, qui ramène celles-ci à des processus extérieurs l'un à l'autre. Ceci lui permet d'affiner sa caractérisation du style, en montrant que celui-ci ne correspond pas à la production d'effets de signification radicalement indépendants des effets de sens qui sont produits sur un tout autre plan, mais représente plutôt une instance qui se situe entre sens et signification, et permet, quoique sans effectuer entre eux une médiation ou une synthèse uniformisante, de rendre compte de leur coexistence qui laisse intacte leur distinction tout en les apparentant l'un à l'autre et en effectuant entre eux une sorte de va et vient.

Il apparaît alors que comprendre le fonctionnement d'une langue ne consiste pas à réduire celle-ci à un certain nombre d'automatismes susceptibles d'être indéfiniment répétés à l'identique, sur le modèle du fonctionnement de machines dont la composition est intégralement représentée par leur plan qui en effectue la mise à plat et confère à sa structure l'inertie qui lui est propre et la qualifie comme structure : mais c'est élaborer le modèle général des potentialités linguistiques d'un sujet parlant, qui, à chaque usage qu'il en fait, doit réactiver la structure complète de la langue, et non seulement puiser en elle les éléments qui sont adaptés à la nécessité du moment, ce qui réintroduit dans la constitution de ce modèle linguistique une dimension de virtualité, et en même temps réincorpore à la structure les modalités de son usage; cette dimension est celle que la construction saussurienne évacue au contraire du système de la langue et renvoie du côté de la parole, considérée comme libre mise en usage de ce système qui lui préexiste et la conditionne, de la manière dont la combinaison fixe d'éléments réalisée par une voiture immobilisée dans un garage précède sa mise en route qui enclenche le fonctionnement de son mécanisme en conservant celui-ci intact et inchangé. Or les potentialités linguistiques d'un sujet parlant, qui n'est pas une machine parlante, ne sont justement pas assimilables aux caractéristiques d'une voiture dont le mécanisme est vendu clés en main, dans des conditions telles qu'il suffit d'appuyer sur un bouton pour mettre la machine en mouvement et la faire démarrer, si on a assuré son alimentation en énergie consommable. Sans doute, on peut construire des machines perfectionnées reproduisant avec un certain degré d'exactitude, et même avec un degré d'exactitude de plus en plus grand, les effets de l'activité humaine de langage, ou du moins quelques-uns d'entre eux : mais, de cette manière, on ne parviendra jamais à recréer les performances linguistiques qui engendrent réellement ces effets dont on ne fournit qu'une imitation extérieure relevant d'autres causes.

Autrement dit l'existence d'une langue est inséparable de sa pratique, dont on ne voit pas comment elle pourrait être effectuée autrement que par des sujets parlants, et parlants dans des conditions qui sont celles de l'expérience, où la mise en oeuvre de leurs potentialités linguistiques produit simultanément des effets de sens et des effets de signification qui ne peuvent être démêlés sur le champ. C'est la raison pour laquelle une langue, considérée à ce point de vue qui inclut sa pratique, n'est pas réductible à un système formel dont la structure serait susceptible d'être déroulée indéfiniment à plat, étalée à l'horizontale, sans qu'interviennent des éléments transversaux à ce déroulement. La structure d'une langue est dans la réalité inséparable du mouvement de son actualisation, c'est-à-dire de sa structuration : la mise en oeuvre de la structure n'est pas son résultat, mais la condition de son existence en tant que structure virtuellement présente dans toutes les figures de son usage auquel elle est immanente.

Alors se repose la question : tout est-il formalisable dans une langue, et à quelles conditions? Or l'une de ces conditions est la nécessité de distinguer entre des niveaux ou des plans de formalisation, ce sans quoi, sans même tenir compte de la production d'effets de signification, on ne peut comprendre comment jouent simultanément une syntaxe, qui détermine formellement le code de la langue, et une sémantique, qui détermine les effets de sens auxquels correspond le fait de se régler sur ce code et d'en observer les nécessités — une fois celles-ci intégrées par le moyen d'un apprentissage qui suppose tout un contexte affectif et social. C'est pourquoi une langue n'est jamais assimilable à un unique système formel homogène et parfaitement transparent, mais est constituée par la superposition de plusieurs systèmes formels, qui fonctionnent ensemble, d'une manière qui n'est pas automatiquement accordée, mais ouvre en permanence des possibilités de décalage : ceci est, d'un point de vue diachronique, la clé de l'évolution de la langue qui interdit de l'identifier à une structure statique. C'est comme si, à chaque usage, l'ordre d'une langue était à réinventer en totalité, d'une manière qui combine permanence et changement, selon la dynamique propre à une libre nécessité, au point de vue de laquelle, comme on l'a dit, suivre des règles, ce n'est pas obéir à des règles rigides qui disposeraient du pouvoir de déterminer par elles-mêmes des comportements en dictant l'allure de la manière dont peut le faire un mode d'emploi.

Granger, ne l'oublions pas, inscrit sa réflexion sur le problème du style dans le cadre plus général d'une philosophie de la pratique, en partant de la thèse selon laquelle, là où il y a activité, il doit nécessairement y avoir style, étant impensable qu'une activité puisse avoir lieu autrement qu'en style, c'est-à-dire adaptée aux conditions particulières de son effectuation. On ne voit pas comment le fait d'aborder la question du style en se servant des moyens conceptuels fournis par la linguistique pourrait constituer une exception à ce principe. Même si une linguistique scientifique permet de reconstruire le fonctionnement de la langue sous forme de systèmes objectivés, qui sont tels parce qu'ils ont été isolés de l'expérience concrète, il est clair que cette modélisation, qui est en dernière instance conventionnelle, n'atteint pas le cœur de cette expérience, c'est-à-dire ce qui la rend possible en tant qu'expérience sur le plan de l'usage pratique où, en situation, elle produit ses effets, et en particulier produit simultanément, comme nous l'avons vu, des effets de sens et des effets de signification. Les sujets parlants ne sont pas des marionnettes habitées par des capacités linguistiques qui travaillent en eux ou à travers eux de la manière dont pourrait le faire un ventriloque, sans qu'ils aient réellement part à cette opération, puisque celle-ci résulterait d'une manipulation par laquelle ils seraient agis sans être du tout agissants : toute la difficulté est justement de comprendre comment, en pratique, ils sont à la fois agis et agissants, agis en tant qu'ils parlent une langue qui suit les règles déterminées d'une syntaxe et d'une sémantique, dont ils sont d'ailleurs loin de connaître toutes les finesses, et agissants en tant qu'ils font un usage particulier de ces règles qu'ils observent sans leur être à proprement parler fidèles au sens d'une obligation frontale à laquelle ils n'auraient qu'à se soumettre aveuglément en renonçant à toute initiative de leur part. Ceci admis, la provocante formule de Barthes, selon laquelle "toute langue est fasciste", apparaît comme une aberration : elle passe à côté du fait que chacun reste libre dans sa langue tout en observant les contraintes, qu'il recrée à ses frais à chaque mot qu'il prononce, à chaque phrase qu'il construit, en s'engageant dans des procédures qui, comme nous l'avons vu, produisent effets de sens et effets de signification en les mêlant inextricablement, sans pourtant les confondre ou effectuer entre eux une synthèse.

C'est sur ce point que la notion de style se révèle efficace : elle permet de rendre compte de cette subtile articulation entre contrainte et initiative, par laquelle on peut être à la fois agi et agissant, en élaborant les figures d'une liberté qui consiste, non à nier des règles en refusant d'en tenir aucun compte, mais à les faire jouer en pratique d'une certaine manière, ce qui ouvre à même leur fonctionnement un certain espace de jeu qui est le lieu d'une possible liberté. L'expression "style de vie", passée dans l'usage, correspond en gros à ce type de démarche qui ne fait pas seulement entrer en ligne de compte des compétences linguistiques,

mais concerne plus généralement des manières de faire consistant à ordonner sous forme de séquences suivies, en les phrasant en quelque sorte, des ensembles d'éléments qui, pris un à un, paraissent se succéder sans nécessité comme une accumulation de licences plus ou moins aléatoires; ces manières de faire permettent d'ajuster ce qui, dans ces éléments, relève du sens et de la signification, ces deux composantes de toutes les activités humaines dont on ne voit pas comment elles pourraient être développées séparément l'une de l'autre.

Ces considérations conduisent à réintroduire une dimension de la pratique que l'analyse linguistique avait paru mettre entre parenthèses : celle qui concerne la création de formes : l'histoire des mathématiques en avait fourni un certain nombre d'exemples, qui faisaient apparaître des structures à l'état naissant, donc en cours de structuration, et non déjà toutes formées et n'ayant plus qu'à être mises en oeuvre sur le plan de leur utilisation, comme c'est le cas des structures langagières qui s'offrent à être exploitées, et non à être constituées de toutes pièces au sens d'une libre création, ouverte sur des possibilités d'innovation en principe indéfinies. Cependant, il est un cas où la mise en oeuvre des structures linguistiques donne lieu à une création effective de formes : c'est celui de leur usage esthétique, en littérature, qui fait intervenir au premier plan la notion de style.

Il faut à ce propos écarter un préjugé courant : on a trop pris l'habitude de traiter le style comme une catégorie dont le terrain d'origine est l'esthétique, et de considérer en conséquence que son application à une activité quelconque a pour conséquence d'esthétiser cette activité, en la soumettant à des règles qui seraient des règles de l'art, et privilégieraient un point de vue ornemental s'appliquant de façon gratuite à ce que cette activité comporte de superflu ou de surajouté à son déroulement naturel. Ceci est une illusion : le style n'est pas quelque chose qui vient se greffer de l'extérieur sur une activité en vue d'en rendre la manifestation plaisante et agréable, ce qui la fait ressentir comme belle; mais son intervention est immanente à cette activité, à laquelle elle est intégrée sous des formes qui sont le plus souvent cachées, ou implicites, que l'art a uniquement pour rôle de révéler ou de souligner en les faisant passer au premier plan, en les donnant en spectacle; il donne ainsi l'impression qu'il les traite à part, du fait de les constituer en objet de contemplation, ce qui en gomme le caractère dynamique par lequel le style s'incorpore de façon totalement immanente au déroulement de cette activité. C'est pourquoi il faut interpréter l'esthétique à partir du style, dont elle propose une version qui lui est spécifique, en en faisant ressortir certaines qualités latentes qu'elle exploite pour elles-mêmes, et non l'inverse, qui revient à traiter cette version esthétisante du style comme un modèle universel, dont les critères exclusifs seraient ceux du goût : or une activité n'a pas besoin de satisfaire aux nécessités du goût pour s'effectuer en style, ce qui est la condition pour qu'elle s'exerce en tant qu'activité, selon le présupposé admis au départ par Granger, selon lequel toute activité, pour être une activité, doit être stylisée.

Copyright Pierre Macherey